



www.comptoirliteraire.com

présente

Giovanni BOCCACCIO

dit

BOCCACE

(Italie)

(1313-1375)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout 'Le décaméron' [pages 6-28]).**

Bonne lecture !

Si l'on en croit la légende qu'il a façonnée lui-même grâce à de subtiles allusions dont il a parsemé son autobiographie, ce Florentin, né à Paris, était un peu Français. Son père, Boccaccio di Chellino, surnommé Boccaccino, était un marchand toscan qui voyageait fréquemment pour les célèbres banquiers florentins, les Bardi, inventeurs de la lettre de change. Quant à la mère de Boccace, on n'en sait que ce qu'il a lui-même essayé de faire croire à son sujet dans ses autobiographies romancées : une fille de roi, en tout cas une aristocrate française.

La vie tout entière de Boccace est placée sous le signe de la bourgeoisie marchande du nord de l'Italie. Il eut une jeunesse assez malheureuse à Florence, car, faisant ses délices de la lecture des romans courtois, il avait un penchant pour les belles-lettres que son père n'avait aucune envie d'encourager. Aussi, dès l'âge de quinze ans, l'expédia-t-il à Naples dans une succursale des Bardi. Pendant plusieurs années, il fut donc commis de finance, et s'initia aussi au droit canon, toujours sous la contrainte paternelle. Pourtant, son goût de la littérature triompha. Comme, à Naples, ses occupations le mirent en contact non seulement avec la haute bourgeoisie, mais aussi avec la cour du roi Robert d'Anjou, dont les Bardi étaient les principaux créanciers, et que ce roi aima s'entourer de beaux esprits, Boccace devint bientôt familier d'un petit groupe d'écrivains qui ne juraient que par Pétrarque.

À la littérature, il joignit, bien sûr, l'amour. Fortement impressionné par la vie fastueuse de la cour, il séduisit une grande dame qui, pour certains historiens, serait une fille naturelle de Robert d'Anjou et l'épouse du comte d'Aquitaine. Elle fut, pour lui, ce que Laure fut pour Pétrarque, et Béatrice pour Dante. Il lui donna le nom de Fiammetta, qu'il cita tout au long de son œuvre.

Il resta dix-sept ans à Naples, vivant d'une maigre pension que lui versait régulièrement son père, et passant le plus clair de son temps à écrire :

Vers 1334

“La caccia di Diana”

“La chasse de Diane”

Poème composé de dix-huit chants

Tandis que le poète est submergé par ses peines amoureuses, un esprit envoyé par la déesse Diane convoque certaines femmes de Naples, les plus belles, à la Cour *«dell'alta idea»*, les appelant par leur nom, leur prénom et même leur surnom affectueux. Guidées par l'inconnue aimée du poète, les dames arrivent dans une vallée, et se baignent dans la rivière. Ensuite, Diane forme quatre groupes, et la chasse commence. Les proies étant réunies sur un pré, la déesse invite les dames à faire un sacrifice à Jupiter, et à se vouer au culte de la chasteté. Mais la *«donna gentile»* (l'aimée de Boccace) se rebelle et, au nom de toutes, déclare que son inclination est bien différente. Diane disparaît dans les cieux. La *«donna gentile»* déclame une prière à Vénus qui apparaît et transforme les animaux capturés (dont le poète sous la forme d'un cerf) en de beaux jeunes hommes. Le poème se termine par l'exaltation du pouvoir rédempteur de l'amour.

Commentaire

Ce poème est une louange de la beauté des femmes de Naples, ce qui le rapproche de *“La vita nuova”* de Dante. Cependant, on y décèle aussi de claires influences de la poésie alexandrine, et le thème abordé reprend les sujets des joyeuses galanteries des littératures courtoises française et provençale. Le pouvoir rédempteur de l'amour allait être un leitmotiv dans l'œuvre de Boccace.

Entre 1336 et 1338

“Il filocolo”

“Le philoscope”

Roman en prose en cinq livres

Ont été élevés ensemble et sont tombés amoureux à l'adolescence Florio, fils du roi Félix d'Espagne, et Biancofiore, orpheline accueillie à la cour par pitié, qui est en réalité la fille de nobles romains décédés lors de leur pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Pour empêcher leur union, le roi vend Biancofiore comme esclave à des marchands qui la cèdent à l'amiral d'Alexandrie. Florio, désespéré, prend le nom de Filocolo, et part à la recherche de son aimée. Lorsqu'il la retrouve, son identité est découverte, et il est fait prisonnier. L'amiral condamne les deux jeunes gens à mort. Cependant, juste avant leur exécution, il reconnaît en Florio son neveu, et découvre l'origine noble de Biancofiore. Les deux amants peuvent alors retourner en Italie, et s'y unir.

Commentaire

Dans le prologue de l'œuvre, après une description des origines du royaume de Naples où il utilisa de nombreuses allusions mythologiques, Boccace relate sa rencontre avec Fiammetta : il l'aperçut un Samedi Saint dans l'église d'un couvent, et tomba amoureux d'elle qui lui demanda d'écrire un poème en «latin vulgaire», c'est-à-dire un roman.

Le titre, qu'il inventa, signifie «fatigue d'amour», en mauvais grec.

Boccace reprit un poème français du XIIe siècle qui raconte l'histoire de Flore et Blanchefleur, poème qui était, au Moyen Âge, très diffusé en diverses versions, dont, en toscan, *“Il cantare di Fiorio e Biancofiore”*.

Ce roman en prose, long et embrouillé, peut être classé dans le genre du roman byzantin.

1335

“Il filostrato”

“Le philostrate”

Poème en huit chants

Avec l'aide de son ami, Pandare. Troïlos, fils de Priam, gagne l'amour de Cressida, fille de Calchas, le devin grec aide d'Agamemnon. Mais, le héros Diomède tombe amoureux d'elle, et la jeune femme s'éprend également de lui. Lorsque le Troyen Déiphobe apporte à Troïlos un vêtement de Diomède pris lors d'une bataille, et qui est orné d'une broche appartenant à Cressida, le jeune homme se rend compte de la trahison de son aimée. Furieux, il se lance dans la bataille afin d'affronter son rival ; il inflige des pertes aux troupes grecques, mais est abattu par Achille avant qu'il ait pu trouver Diomède.

Commentaire

Le titre, formé par un mot grec et un mot latin, peut se traduire approximativement par «abattu par l'amour».

L'histoire est inspirée du *“Roman de Troie”*, variation médiévale française sur la légende de la guerre de Troie écrite par Benoît de Sainte-Maure au XIIe siècle, dont Boccace avait lu la version italienne de Guido delle Colonne. Il a pu vouloir en faire la transcription littéraire de ses amours avec Fiammetta, car l'ambiance du poème évoque la cour de Naples. La psychologie des personnages est décrite avec subtilité.

Le poème de Boccace a ensuite trouvé un écho dans *“Troilus et Criseyde”* de Geoffrey Chaucer, et dans la pièce de Shakespeare, *“Troilus et Crisseda”*.

1339-1340
“La Teseida”
“La Théséide”

Poème en douze chants

C'est le récit des guerres que le héros grec Thésée mena contre les Amazones et contre la cité de Thèbes.

Commentaire

Premier poème épique composé en italien, il imite “*L'Énéide*” de Virgile et “*La Thébàïde*” de Stace. Mais Boccace ne délaissa pas complètement le thème amoureux, deux jeunes habitants de Thèbes, Palemon et Arcita, luttant afin de conquérir l'amour d'Émilie, sœur d'Hippolyte (la reine des Amazones).

L'œuvre contient une longue et alambiquée lettre à Fiammetta, ainsi que douze sonnets qui résument les douze chants du poème.

1340
“L'amorosa visione”
“La vision amoureuse”

Poème en cinquante chants

Dans un songe, une très belle femme, envoyée par Cupidon au poète, l'invite à abandonner les «*vains plaisirs*» pour trouver la vraie félicité. Elle le guide vers l'étroite porte (représentant la vertu) d'un château dont il refuse de franchir le seuil, préférant y accéder par la grande porte (représentant la richesse et les plaisirs mondains). Il découvre deux salles du château qui sont ornées de fresques : celles de la première salle représentent les triomphes de la Sagesse, qui est entourée par des allégories des sciences du “trivium” (grammaire, dialectique et rhétorique) et du “quadrivium” (géométrie, arithmétique, astronomie et musique), de la Gloire, de la Richesse et de l'Amour ; celles de la seconde salle représentent le triomphe de la Fortune. Sur ces fresques, de nombreux personnages historiques, bibliques et mythologiques côtoient de célèbres hommes de lettres. À la suite de la contemplation des peintures, le poète sort dans le jardin où il rencontre d'autres femmes : la «*belle Lombarde*» et la «*Nymphe sicule*». Le poème se termine abruptement peu après.

Commentaire

Le poème présente plusieurs similitudes avec “*La divine comédie*” de Dante, et avec une autre œuvre de caractère allégorique, “*Les triomphes*”, de Pétrarque.

Selon certains commentateurs, le modèle de ce château allégorique est le “Castelnuovo di Napoli”, dont les salles avaient été décorées de fresques de Giotto durant l'époque de Robert d'Anjou.

La «*Nymphe sicule*» pourrait être Fiammetta.

En 1340 les Bardi firent une banqueroute retentissante, et Boccace fut rappelé à Florence par son père auquel il ne fallut pas longtemps pour se rendre compte que les deux seules passions de son fils étaient les aventures galantes et les lettres. Mais, si Florence était un grand centre commercial, le siège d'une bourgeoisie marchande, la vie culturelle y était moins brillante, la vie économique et politique plus âpre, la vie sociale plus aride. Le contraste avec Naples, carrefour des grandes cours de l'époque des civilisations italiennes, françaises et byzantines, impressionna fortement Boccace.

Mais il s'adapta, tira parti de cette nouvelle expérience, et remplaça désormais l'image du noble par celle du véritable héros de la cité : le marchand aventurier. Si commença alors pour lui une vie besogneuse et précaire, elle ne l'empêcha pas d'écrire beaucoup :

Entre 1341-1342
“La comedia delle ninfe fiorentine”
“La comédie des nymphes florentines”

Texte de prose avec des fragments en tercets

Le berger Ameto, qui erre dans les bois d'Étrurie, aperçoit un groupe de magnifiques nymphes se baignant au son du chant de Lia qui le fascine. Il s'éprend d'elle, et se dévoile aux nymphes. Le jour consacré à Vénus, sept nymphes se réunissent autour de lui, et lui content leurs histoires amoureuses. Après avoir écouté leurs récits, sur ordre de la déesse, il prend un bain purificateur qui lui permet de comprendre la signification allégorique des nymphes (elles représentent les vertus théologiques et cardinales), celle de sa rencontre avec Lia (qui lui ouvre la possibilité de connaître Dieu).

Commentaire

Cette fable idyllique est également connue sous le nom de “*Ninfale d'Ameto*” ou simplement “*Ameto*”, d'après le nom du personnage principal.

La forme n'était pas nouvelle : on la trouve dans de nombreuses œuvres médiévales, comme “*La vita nuova*” de Dante ou “*De nuptiis Philologiae et Mercurii*” (“*Les noces de Mercure et de la Philologie*”), de Martianus Capella.

Encore une fois, Boccace traite le thème du pouvoir rédempteur de l'amour qui permet à l'humain de passer de l'ignorance à la connaissance et à la compréhension du mystère divin.

1344
“Elegia di Madonna Fiammetta”
“*Fiammette*”

Lettre en prose

Fiammette relate son amour juvénile pour Pamphile, dans le décor de la ville de Naples. Cette relation se termine lorsque Pamphile doit partir à Florence. Se sentant abandonnée, Fiammette tente de se suicider. Vers la fin de l'œuvre, la protagoniste reprend espoir lorsqu'elle apprend que Pamphile est de retour à Naples ; mais elle découvre avec amertume qu'il s'agit d'une personne portant le même nom.

Commentaire

Boccace consacra aux «femmes amoureuses» cette œuvre qu'on a pu qualifier de «roman psychologique». Malgré la forte composante autobiographique (la relation de l'auteur avec l'énigmatique Fiammette, qui se déroula d'une manière relativement différente), son traitement de la passion amoureuse présente des ressemblances avec “*Les héroïdes*” d'Ovide, “*Pamphilus de amore*” d'un auteur anonyme, ou “*De amore*” d'Andreas Capellanus.

Entre 1344 et 1346
"Il ninfale fiesolano"
"La nymphée de Fiésolé"

Poème

Les collines de Fiésolé étant habitées par des nymphes vouées au culte de Diane et à la chasse, le berger Africo s'éprend de l'une d'elles, Mensola. Mais, chaque fois qu'il s'approche, les nymphes s'enfuient, apeurées. Le père d'Africo, Girafone, essaie de le dissuader en lui contant l'histoire de Mugnone, qui avait été transformé en fleuve pour avoir osé aimer une nymphe. Africo, cependant, persévère et, aidé par Vénus, s'unit à son aimée. Or Mensola, enceinte, fuit sa compagnie. Pensant être méprisé par son aimée, il se suicide en plongeant dans la rivière qui porta ensuite son nom. Diane découvre l'accouchement de Mensola, et la maudit ; la jeune femme se suicide dans le cours d'eau qui prit son nom. Son fils, Proneo, élevé par les parents d'Africo, devient l'un des premiers habitants de la ville de Fiésolé.

Commentaire

Cette fable était destinée à expliquer les noms de deux fleuves de Toscane : Africo et Mensola. Boccace y mêla les tons réalistes de la poésie populaire aux tours mélodiques de la poésie de cour. L'œuvre eut une grande influence sur les œuvres pastorales des siècles suivants, comme "Stanze" de Angelo Poliziano, ou "Nencia da Barberino" de Laurent le Magnifique.

1349-1351
"Il decamerone"
"Le décaméron"

Recueil de cent nouvelles

Il s'ouvre par une "Préface" dans laquelle Boccace nous apprend que, mystérieusement guéri d'un amour obsédant, il a décidé de consacrer un peu de son temps aux plaisirs d'un lectorat principalement féminin ; où il se présente comme le transcripteur et le donateur de textes dont il décline la paternité, dont il dit : «nouvelles, ou fables, ou paraboles ou histoires ou tout autre appellation».

Le recueil est divisé en dix «journées».

Première journée

Dans une longue introduction, Boccace décrit, avec un réalisme scrupuleux, la peste noire qui atteint Florence au printemps de 1348, se propageant avec une rapidité impressionnante, décimant les deux tiers de la population, provoquant la panique et le désordre parmi les survivants qui se fuyaient les uns les autres, nul n'ayant souci de son voisin, les familles se dispersant. La précision des descriptions qui sont faites du fléau relèvent même du traité médical : «La propriété de la maladie en question fut de se transformer en taches noires ou livides qui apparaissaient sur les bras, sur les cuisses» - «Presque tous [...] dans les trois jours suivant l'apparition des signes mentionnés [...] trépassaient».

Ce serait alors que, un mardi matin, sept jeunes femmes (amies, parentes ou voisines) de la haute société florentine se trouvent par hasard réunies en l'église Sainte-Marie-Nouvelle presque déserte. Alors que l'office religieux s'achève, les paroissiennes se mettent à bavarder. Boccace indique qu'il pourrait donner leurs noms exacts, mais que, afin, par prudence, de dissimuler leur identité, il a choisi

de leur attribuer des noms d'emprunt. Il y a là : Pampinée, vingt-huit ans, la plus âgée du groupe ; Fiammette ; Philomène ; Émilie ; Laurette ; Néiphile ; Élise, dix-huit ans, la plus jeune.

Évoquant la situation sanitaire, Pampinée lance l'idée de se retirer hors de la ville pour qu'elles protègent à la fois leur santé et leur réputation. Alors que toutes approuvent l'idée, Philomène, «*qui était fort sensée*», précise Boccace, fait valoir le danger à laisser leur société sans homme pour les régir. Sur ces entrefaites entrent dans l'église trois jeunes gens élégants «*dont le cadet n'avait pas moins de vingt-cinq ans*» : Pamphile ; Philostrate ; Dionée. Les jeunes femmes mettent les garçons au courant de leur projet. Le premier instant de surprise passé, ceux-ci acceptent de les accompagner (d'autant plus volontiers que l'un d'entre eux aimait Néiphile, précise Boccace).

Le lendemain, mercredi, quittant Florence au point du jour, la «*brigade*» se réfugie dans une maison de la campagne située à quelques kilomètres, qui prend ainsi le caractère d'une utopie (temporaire). Qu'y faire, sinon «*vivre en une fête continue*»? Et quelle fête plus charmante que celle que des esprits agiles et loquaces peuvent se donner les uns aux autres en se racontant des histoires? Encore faut-il qu'on n'aille pas, les uns et les autres, conter à tort et à travers.

Pampinée propose que soit élu chaque jour un roi ou une reine qui choisira un thème devant être illustré le lendemain par dix histoires inventées par chacun des dix participants ; qu'ils se réunissent tous les jours sauf le vendredi et le samedi ; que le premier et le neuvième jour, pour varier, aient un thème libre. Ainsi, dix jeunes gens, narrant chacun une nouvelle pendant dix jours, produiront un total de cent nouvelles.

Pour la première journée, Pampinée, qui a été élue «*reine*», laisse chacune des personnes aborder le sujet qui lui tient le plus à cœur.

Première nouvelle (12 pages)

Ciappelletto fait une fausse confession, et ainsi trompe un saint moine. Il meurt, et, après avoir été sa vie durant, le pire des bandits, il passe pour un saint : saint Ciappelletto !

Deuxième nouvelle (4 pages)

Sur les pressants conseils de Jeannot de Civigne, le juif Abraham se rend à la cour de Rome. Si la vie dépravée des gens d'Église lui fait reprendre le chemin de Paris, il ne s'en convertit pas moins au christianisme.

Troisième nouvelle (2 pages)

Philomène raconte qu'un père possédant un anneau en fit faire deux copies afin que ses trois fils héritent apparemment d'un même bien. Grâce à ce subterfuge, le juif Melchisedech répondit à une question embarrassante posée par le sultan Saladin où il s'agissait de comparer les religions juive, sarrasine et chrétienne : on constate que chacun des trois peuples croit détenir la vérité ; mais qui a raison?

Quatrième nouvelle (3 pages)

Un moine commet une faute justiciable d'une sévère punition. Il reproche fort à propos à son abbé d'avoir fait le même péché, et, ainsi, se soustrait au châtement.

Cinquième nouvelle (3 pages)

Au cours d'un repas de volaille, la marquise de Montferrat, en adressant quelques mots spirituels au roi de France, le détourne d'un fol amour.

Sixième nouvelle (2 pages)

En lançant un trait d'esprit, un brave homme confond la méchanceté et l'hypocrisie cléricales.

Septième nouvelle (4 pages)

En lui contant une anecdote sur Primas et l'abbé de Cluny, Bergamin, non sans humour, lance une pointe à Messire Cane della Scalla, devenu subitement avare.

Huitième nouvelle (2 pages)

D'un mot spirituel, Guillaume Boursier condamne l'avarice du seigneur Ermino Grimaldi.

Neuvième nouvelle (une page)

Sous les reproches véhéments d'une dame de Gascogne, le roi de Chypre, de lâche et fainéant qu'il était, devient un homme énergique.

Dixième nouvelle (3 pages)

Maître Albert, de Bologne, fait spirituellement tomber dans la confusion une dame qui voulait le faire rougir d'être amoureux d'elle.

Deuxième journée

Philomène propose qu'on traite de *«ceux qui, victimes de rudes assauts, n'en parviennent pas moins, contre tout espoir, à une fin heureuse»*.

Première nouvelle (4 pages)

Martinello feint d'être perclus puis de retrouver sa souplesse sur le cadavre de saint Henri. Mais sa ruse est percée à jour : il est roué de coups, jeté en prison ; il risque la pendaison, mais finit par se tirer d'affaire.

Deuxième nouvelle (6 pages)

Renaud d'Asti, victime d'un vol, arrive à Castel Guiglielmo où il est hébergé par une veuve. Il reçoit un dédommagement pour sa perte, et, sain et sauf, revient chez lui.

Troisième nouvelle (8 pages)

Trois jeunes gens gaspillent leur fortune, et en sont réduits à la pauvreté. Un de leurs neveux, qui revenait chez eux désespéré, fait la rencontre d'un abbé qui est, en réalité, la fille du roi d'Angleterre, et veut de lui pour mari. Elle remédie donc à la ruine des oncles, et leur rend une brillante situation.

Quatrième nouvelle (5 pages)

Landolfo Ruffolo, qui s'est appauvri, devient corsaire. Capturé par les Génois, il fait naufrage. Il se sauve en s'aidant d'une petite caisse pleine de bijoux précieux. Recueilli par une brave femme sur la marine de Corfou, il rentre chez lui avec sa fortune.

Cinquième nouvelle (12 pages)

Fiammette raconte l'histoire d'Andreuccio, un homme de Pérouse qui se rend à Naples pour y acheter des chevaux. Mais, en une seule nuit, il est victime de trois grandes mésaventures : il se voit dépouillé de tous ses biens, se retrouve au fond d'un puits, et passe le reste de la nuit dans le tombeau d'un évêque. Cependant, chaque fois, il se tire d'affaire, et il rentre à Pérouse en possession d'un superbe rubis.

Sixième nouvelle (13 pages)

Un noble napolitain ayant été victime de la prise de la Sicile par le roi Charles, sa femme, Bérیتola s'enfuit, avec son fils, pour l'île de Lipari où elle donna naissance à un autre garçon. Voulant revenir à Naples, elle échoua plutôt sur une île déserte où elle ne retrouva pas ses fils, et devint sauvage. Par bonheur, elle fut recueillie par des voyageurs. Cela lui permit de retrouver un de ses fils (ils avaient été capturés par des pirates) qui avait pris du service chez un seigneur dont il séduisit sa fille, ce pourquoi on le jeta dans un cachot. Mais, reconnu par sa mère, il put épouser la jeune femme, et retrouver son frère. Comme la Sicile se révolta contre le roi Charles, tous deux se virent restaurés dans la splendeur première de leur famille.

Septième nouvelle (20 pages)

Le sultan de Babylone accorde la main de sa fille au roi de Garbe, et la lui envoie. Mais, pendant quatre ans, diverses péripéties la font passer en divers pays successivement aux mains de neuf hommes. Rendue finalement à son père comme vierge, elle épouse le roi de Garbe selon les premières conventions.

Huitième nouvelle (14 pages)

Le comte d'Anvers, accusé à tort, s'enfuit en exil, et laisse ses deux enfants dans deux villes d'Angleterre. Il revient d'Écosse sans se faire reconnaître, et constate que les enfants sont heureux. Il s'engage comme valet dans l'armée du roi de France. Mais son innocence est enfin reconnue, et il retrouve sa situation première.

Neuvième nouvelle (11 pages)

Trompé par Ambrogilino, Bernabo, un homme de Gênes, perd son argent, et donne l'ordre que sa femme, malgré son innocence, soit tuée. Elle échappe à la mort, et, sous des habits masculins, sert dans l'armée du sultan. Elle retrouve le traître, et fait venir Bernabo à Alexandrie. Le coupable une fois puni, elle reprend ses habits de femme. Le couple, enrichi, rentre à Gênes.

Dixième nouvelle (9 pages)

Paganin, un homme de Monaco, enlève la femme de messire Richard de Chinzica qui, sachant où elle est, veut la retrouver. Il devient l'ami de Paganin, et lui réclame sa femme. Paganin est prêt à la rendre, si elle y consent. Mais elle refuse de retourner chez son mari, et, devenue veuve, épouse Paganin.

Troisième journée

Néfile propose que les histoires soient consacrées *«aux personnes qui, grâce à leurs efforts, parviennent à satisfaire leurs désirs ou retrouvent un bien qu'elles ont perdu»*.

Première nouvelle (6 pages)

Masetto, un homme de Lamporecchio, en jouant les muets, se fait engager comme jardinier dans un couvent, et voit les nonnes se disputer la faveur de coucher avec lui.

Deuxième nouvelle (5 pages)

Un palefrenier couche avec la femme du roi Agilulf qui s'en aperçoit mais ne dit rien. Cependant, il trouve l'homme et le tond. Mais, comme le tondu en fait autant à tous ses camarades, il esquivé ainsi le châtement.

Troisième nouvelle (8 pages)

En affectant d'avoir une conscience pure, une dame, qui s'est amourachée d'un galant, fait mine de vouloir se confesser. Elle manœuvre si bien qu'un religieux connu lui fournit, à son insu, entremetteur malgré lui, tous les moyens de satisfaire pleinement son désir.

Quatrième nouvelle (4 pages et demie)

Don Felice indique à Puccio que, pour parvenir au bonheur, il lui suffit de faire la pénitence qu'il lui impose. Pendant que Puccio s'y soumet, Don Felice en profite pour se donner du bon temps avec sa femme.

Cinquième nouvelle (5 pages et demie)

En échange d'un palefroi de son écurie, Francesco Vergellesi permet à Zima de parler à sa femme. Elle garde le silence. Mais Zima fait à sa place les réponses qui sont suivies de l'effet attendu.

Sixième nouvelle (8 pages)

Ricciardo Minutolo tombe amoureux de la femme de Filipello Fighinolfi. Il spéculé sur sa jalousie, et lui fait croire que Filipello doit, le lendemain, retrouver sa propre femme dans une maison de bains. La femme de Filipello y va, et croit avoir rencontré son mari alors qu'elle était dans les bras de Ricciardo.

Septième nouvelle (16 pages)

Un caprice de sa maîtresse a chassé Tedaldo hors de Florence. Il y revient après un certain temps, parle à la dame, et la convainc de son erreur. Il sauve son mari de l'accusation de meurtre qui pesait sur lui, et le réconcilie avec ses frères. Puis, en homme sage, il jouit de l'amour de sa maîtresse.

Huitième nouvelle (9 pages)

Ferondo, tenu pour mort après l'ingestion d'une certaine poudre, est enterré. Un abbé, qui est l'amant de sa femme, le déterre. On le met alors en prison, en lui faisant croire qu'il est au purgatoire. Il «ressuscite», et nourrit comme étant le sien un enfant que l'abbé a fait à sa femme.

Neuvième nouvelle (9 pages)

Gilette, une femme de Narbonne, guérit le roi de France d'une fistule. Elle lui demande pour mari Bertrand de Roussillon qui, contraint, l'épouse ; mais, de dépit, il part pour Florence où il tombe amoureux d'une jeune femme à laquelle se substitue Gilette. Partageant le lit de son mari, elle a deux enfants de lui. Sur quoi, Bertrand s'éprend enfin d'elle, et la traite comme sa femme.

Dixième nouvelle (8 pages)

La jeune Alibech devient ermite. Le moine Rustico lui enseigne comment remettre le diable en enfer. Elle part de chez Rustico, et épouse Néerbal.

Quatrième journée

Philostrate impose d'entendre *«ce qu'il advint aux amoureux qui ont vu leur passion aboutir à une fin tragique»*.

Première nouvelle (10 pages)

Tancrède, prince de Palerme, fait tuer l'amant de sa fille, et lui envoie, dans une coupe d'or, le cœur de la victime. Elle y verse de l'eau empoisonnée, avale ce breuvage, et meurt.

Deuxième nouvelle (9 pages)

Frère Albert laisse entendre à une femme que l'ange Gabriel s'est épris de ses charmes. Le moine prend alors l'apparence de l'ange pour se glisser à plusieurs reprises dans le lit de cette femme. Par

crainte des frères de celle-ci, il s'enfuit de sa maison, et se réfugie chez un pauvre homme qui lui fait prendre l'aspect d'un homme des bois, et qui, le lendemain, le conduit sur la grande place. Il y est identifié par les frères de son couvent, est capturé, et jeté dans un cachot.

Troisième nouvelle (6 pages et demie)

Trois jeunes gens sont amoureux de trois sœurs. Ils s'enfuient avec elles en Crète. L'aînée des filles, par jalousie, tue son amant. En se donnant au duc de Crète, la seconde sœur l'arrache à la mort ; mais elle est elle-même victime de son amant qui s'enfuit avec l'aînée. Le troisième amant et la troisième sœur sont inculpés de meurtre, et, dans leur prison, avouent le crime ; ayant peur de la mort, ils corrompent leurs gardiens à prix d'or, et s'enfuient à Rhodes où ils meurent de misère.

Quatrième nouvelle (5 pages)

Le Sicilien Gerbin attaque un navire sarrasin pour enlever une fille du roi de Tunis. Mais les hommes de l'équipage tuent la princesse qu'ils escortaient. Gerbin fait un massacre dans leurs rangs, et est ensuite décapité.

Cinquième nouvelle (3 pages et demie)

Les frères d'Isabette tuent son amant. La malheureuse le voit en songe, et apprend de lui le lieu de sa sépulture. En secret, elle déterre sa tête qu'elle enfouit dans un pot de basilic. Et, chaque jour, durant une grande heure, elle verse des larmes sur ce vase. Mais ses frères le lui enlèvent, et elle meurt de douleur peu après.

Sixième nouvelle (7 pages)

Andreuola aime Gabriotto. Ils se racontent les songes qu'ils ont eus. Puis le jeune homme meurt subitement dans les bras de son amie. Elle veut, avec sa servante, le transporter chez ses parents. Arrêtée en chemin par la garde, elle raconte l'affaire. Le podestat veut lui faire violence : elle résiste. Son père est prévenu, et, l'innocence de la jeune femme une fois reconnue, la fait délivrer. Mais elle refuse catégoriquement de rester encore dans le monde, et se fait nonne.

Septième nouvelle (3 pages et demie)

Simone aime Pasquin. Au cours d'un déjeuner sur l'herbe dans un jardin, Pasquin se frotte les dents d'une feuille de sauge, et meurt. Soupçonnée de meurtre, Simone est emprisonnée. Lors de la reconstitution du crime, elle décide d'accomplir les mêmes gestes que son amant, et succombe à son tour.

Huitième nouvelle (5 pages)

Girolamo est amoureux de Salvestra. Mais sa mère lui demande instamment de se rendre à Paris. À son retour, il constate que Salvestra est mariée. Il pénètre en cachette dans sa maison, et meurt à son côté. On la transporte dans une église où elle rend le dernier soupir près de lui.

Neuvième nouvelle (3 pages)

Guillaume de Roussillon tue Guardastagne, amant de sa femme à qui il fait manger le cœur de la victime. Ayant appris ce qu'elle a fait, la malheureuse, d'une fenêtre élevée, se jette dans le vide. Elle meurt, et, ainsi, partage la tombe de son amant.

Dixième nouvelle (8 pages)

La femme d'un médecin croit que son amant, qui a pris de l'opium, est mort. Elle le place dans un coffre. Mais deux usuriers le volent, et l'emportent chez eux. L'homme, qui a repris ses sens, est incarcéré comme voleur. La servante de la dame avoue devant les autorités avoir caché le corps de cet homme dans le coffre qu'ont ensuite volé les usuriers. L'homme échappe à la potence. Pour avoir dérobé le coffre, les usuriers sont frappés d'une amende.

Cinquième journée

Fiammette propose qu'on parle *«des événements heureux qui ont terminé une série d'aventures tragiques ou déplorables survenues à certains amoureux»*.

Première nouvelle (10 pages)

Cimon enlève en mer Ifigénie dont il est amoureux. Mais il est capturé et emprisonné dans Rhodes, tandis qu'Ifigénie doit être mariée à un autre homme. Mais Lisimaque tire Cimon de son cachot, et, de connivence avec lui, enlève Ifigénie et une autre jeune fille, Cassandre, le jour même où devaient avoir lieu leurs noces. Lisimaque et Cimon s'enfuient avec elles en Crète, les épousent, et sont ensuite rappelés avec leurs femmes dans leurs patries.

Deuxième nouvelle (6 pages)

À Lipari, Gostanza est amoureuse de Martuccio Gomito. Or elle apprend la nouvelle de sa mort, et, de désespoir, se lance dans une barque qui est entraînée jusqu'à Tunis où, pourtant, elle le retrouve vivant, et se fait reconnaître de lui. Grâce aux bons conseils qu'il avait su donner au roi, il occupait un rang élevé à la cour. Il épouse Gostanza, et, comblé de richesses, revient avec elle à Lipari.

Troisième nouvelle (7 pages)

De Rome, Pierre Boccamasse s'enfuit avec Agnoletta. Des brigands les surprennent ; Pierre est pris mais la jeune fille s'enfuit à travers les bois. Elle est amenée dans un château. Pierre, qui a échappé aux brigands, parvient au château où il la retrouve, l'épouse, et reprend avec elle le chemin de Rome.

Quatrième nouvelle (5 pages)

Richard Manardo est surpris en flagrant délit par le père de sa maîtresse. Il l'épouse, et demeure en paix avec son beau-père.

Cinquième nouvelle (5 pages)

En mourant, Guidotto, un homme de Crémone, confie à Giacomini, un homme de Pavie, sa fille adoptive. Deux hommes, Giannol de Severino et Minghino di Mingole, tombent tous deux amoureux de cette fille, et en viennent aux mains. Mais on reconnaît que la jeune personne est la sœur de Giannol ; on la donne donc pour femme à Minghino.

Sixième nouvelle (5 pages)

On trouve Gianni de Procida en compagnie d'une jeune fille qu'il aime, mais qui a été livrée au roi Frédéric. On attache les jeunes gens à un poteau pour les brûler. Mais Gianni est reconnu par Roger d'Oria, échappe donc au supplice, et épouse son aimée.

Septième nouvelle (6 pages et demie)

Un intendant arménien, Téodore, tombe amoureux de Violante, fille de Messire Amerigo, son maître. Elle devient enceinte, et Téodore est condamné à la potence. Au moment où on le conduit au supplice sans lui ménager les coups, il est reconnu par son père, et est délivré. Il épouse Violante.

Huitième nouvelle (5 pages)

Nastagio degli Onesti s'éprend d'une jeune fille, et dépense des sommes considérables sans toucher son cœur. Répondant aux prières des siens, il part pour une autre ville. Il y voit un cavalier poursuivre une femme, la tuer, et jeter ses restes à un chien errant. Toujours déchiré par son amour malheureux, il invite à dîner la jeune fille dont il est amoureux et ses parents ; il parvient alors à émouvoir le cœur de sa belle en lui décrivant la chasse infernale dont il avait été témoin, et en expliquant que cette peine avait été imposée à cette femme par Dieu, parce que, par son insensibilité, elle avait réduit son amant au suicide. Craignant de subir un tel destin, la jeune fille se décide à l'épouser.

Neuvième nouvelle (6 pages)

Frédéric d'Alberighi aime une femme, sans être payé de retour. Il dépense tout son bien pour témoigner de son faste. Finalement, il ne lui reste plus qu'un seul faucon qu'il offre en repas à la dame de son cœur qui est venue chez lui. Elle s'en rend compte, change de disposition à son égard, le prend pour mari, et fait sa fortune.

Dixième nouvelle (8 pages)

Pierre de Vinciolo étant allé souper chez des amis, sa femme fait venir son amant. Mais Pierre revient soudain, et la dame cache le garçon sous une cage à poules. Pierre raconte que son hôte, Ercolano, a découvert un greluchon introduit chez lui par sa femme. La dame blâme alors la femme d'Ercolano. Par suite d'un hasard malencontreux, un âne écrase de son sabot les doigts du garçon caché dans la cage à poules. À ses hurlements, Pierre accourt, voit le garçon, comprend la tromperie de sa femme. Mais, finalement, sa triste inclination pour elle fait qu'il demeure d'accord avec elle.

Sixième journée

Élise propose qu'on rende hommage à *«ceux qui, victimes d'une attaque, la repoussent d'un trait d'esprit, et à ceux qui, par la vitesse de leur répartie ou la souplesse de leur invention, esquivent un dommage, un danger, un affront»*.

Première nouvelle (une page et demie)

Un gentilhomme propose à Madame Oretta de la transporter sur son cheval tout en lui contant une histoire. Mais il s'embrouille tellement dans son discours qu'elle le prie de bien vouloir la faire descendre à terre.

Deuxième nouvelle (3 pages)

À Florence, le boulanger Cisti, qui est parvenu par une ruse à faire goûter de son vin au seigneur Geri Spina, n'admet pas que celui-ci, ensuite, veuille lui en faire remplir *«une fiasque de taille»*, ne lui en envoie qu'*«un petit fût»*.

Troisième nouvelle (une page et demie)

Une prompte répartie de Nonna Pulci coupe court à une allusion plutôt risquée de l'évêque de Florence.

Quatrième nouvelle (2 pages)

Chichibio, cuisinier de Conrad Gionfigliuzzi, ayant dérobé une cuisse de la grue qu'il mettait en broche pour son maître, lui explique, devant un ruisseau où dorment ces volatiles, qu'ils n'ont qu'une patte. Son maître se fâche, et crie : les grues s'envolent, et montrent leurs deux pattes. Mais Chichibio, qui a plus d'un tour dans son sac, rétorque que, lors du souper, son maître n'a pas crié, et n'a donc pas réveillé la grue en broche. Changeant en gaieté la colère de son maître, il échappe au châtimement dont il le menaçait.

Cinquième nouvelle (2 pages)

Alors que Forese de Rabbatta et le peintre Giotto reviennent de Mugello, le premier, par manière de plaisanterie, critique âprement l'aspect minable de son compagnon.

Sixième nouvelle (2 pages)

À quelques jeunes gens de Florence, Michel Scalza parie un souper qu'il peut leur prouver que les Baronci sont la plus vieille famille du monde entier. Il prétend que Dieu les avait créés *«au moment où il faisait son apprentissage de peintre»*, leur fait admettre qu'ils ont des traits grotesques, et gagne donc son pari.

Septième nouvelle (2 pages et demie)

À Prato, Filippa est trouvée par son mari dans les bras d'un amant, et est citée en justice. Mais elle se défend en faisant reconnaître par son mari qu'il avait toujours trouvé «*son corps pleinement docile à son désir*», et en prétendant qu'elle n'avait pas voulu laisser se perdre «*le superflu*». L'assistance éclate de rire, et le podestat fait changer la loi.

Huitième nouvelle (une page et demie)

Fresco conseille à sa nièce de ne pas se regarder dans un miroir, s'il lui répugne, comme elle le prétend, de voir des fâcheux.

Neuvième nouvelle (2 pages)

Des gentilshommes de Florence ayant voulu que Guido Cavalcanti se joigne à leur brigade, alors qu'ils le rencontrent près d'un cimetière, il leur indique, avec une insolence polie, qu'ils se trouvent chez eux, ce qui veut dire qu'ils ne sont «*que des cadavres*».

Dixième nouvelle (8 pages)

Frère Ciboule promet à quelques villageois de leur montrer une plume de l'ange Gabriel. Il trouve des charbons en guise de plumes, et prétend qu'ils proviennent du gril de saint Laurent.

Septième journée

Dionée propose qu'on parle des bons tours que, pour défendre leur amour ou sauver leurs propres personnes, des femmes ont pu jouer à leurs maris, conscients ou non d'être dupés.

Première nouvelle (4 pages)

La femme de Gianni Lotteringhi, résidant dans leur maison de campagne, a convenu avec son amant d'un signal à donner à la porte. Un jour, Gianni s'y trouve, et, la nuit, entend frapper. Il éveille sa femme. Mais elle lui fait croire qu'il s'agit d'un revenant, et elle prononce un exorcisme qui prévient donc du danger son amant.

Deuxième nouvelle (4 pages)

Au retour de son mari, Péronnelle fait entrer son amant dans un tonneau. Or son mari veut le vendre. Elle prétend l'avoir elle-même vendu à un homme qui est précisément en train d'examiner si l'intérieur est en bon état. L'amant sort de sa cachette, et fait racler par le mari le tonneau qui est ensuite porté chez le prétendu acquéreur.

Troisième nouvelle (5 pages)

Frère Renaud devient l'amant d'une femme dont le mari les surprend dans la chambre conjugale. On lui fait croire que le moine était là pour prononcer une incantation destinée à détruire les vers qu'avait leur enfant.

Quatrième nouvelle (4 pages)

Une nuit, Tofano ferme la porte de sa maison à sa femme. Malgré ses prières, elle ne peut rentrer. En y lançant une grosse pierre, elle fait mine de s'être jetée dans un puits. Son mari sort en courant. La femme en profite pour entrer dans la maison, lui fermer la porte au nez, et l'agacer d'injures en hurlant.

Cinquième nouvelle (8 pages)

Un marchand, jaloux de sa femme, la surveille. Pourtant, elle entre en rapport avec le jeune homme qui habite à côté. Puis, se rendant compte que son mari s'est déguisé en son confesseur, elle lui raconte qu'elle aime un prêtre qui vient toutes les nuits lui rendre visite. Son mari prend donc grand soin de monter la garde à sa porte. Pendant ce temps, elle introduit son amant par les toits, et demeure en sa compagnie. Son mari ne voyant pas de prêtre, et lui demandant la vérité, elle reconnaît lui avoir menti pour le punir de sa jalousie, dont il se corrige, ce qui lui permet d'ailleurs de voir librement son amant.

Commentaire

La nouvelle figura dans l'anthologie "*Les vingt meilleures nouvelles de la littérature mondiale*".

Sixième nouvelle (3 pages)

Isabelle s'était éprise de Leonetto. Mais la convoitait Lambertuccio, pour lequel elle n'avait qu'*«antipathie et répugnance»*. Son mari s'étant absenté, elle fait venir Leonetto ; mais se présente aussi Lambertuccio. Elle fait donc se cacher Leonetto. Or le mari survient, et elle demande à Lambertuccio de descendre vivement vers lui en se disant à la poursuite d'un homme. Au mari étonné, elle prétend qu'il en avait contre un jeune homme qu'elle ne connaît pas mais qui s'était réfugié dans la maison. Ainsi, le mari accueille aimablement Leonotto.

Septième nouvelle (5 pages et demie)

À Bologne, Ludovic, commis de son mari sous le nom d'Anichin, révèle à Béatrice l'amour qu'il a pour elle. Elle l'agrée, mais le révèle pourtant à son mari, Egano, lui prétendant que Ludovic lui a donné un rendez-vous au jardin, l'enjoignant de s'y rendre en portant son vêtement à elle. Puis elle incite Ludovic à le rejoindre, et à insulter et battre celui qui paraît être Isabelle, lui reprochant d'avoir cédé à ses avances qui n'étaient qu'une épreuve qu'il lui faisait subir. Voilà donc Egano heureux d'avoir un commis si vertueux, et Isabelle et Ludovico qui peuvent s'aimer sans difficulté !

Huitième nouvelle (7 pages)

Arriguccio, devenu jaloux, tient à dormir auprès de Sismonde, sa femme, qui souffre de ne plus pouvoir voir son amant, Robert. Comme Arriguccio a l'habitude de, au bout d'un certain temps, tomber profondément endormi, elle a l'idée d'attacher à un de ses doigts de pied une cordelette qui penderait à l'extérieur, et par laquelle elle pourrait indiquer à Robert s'il peut ou non venir la rejoindre. Or Arriguccio se rend compte de la ruse, et s'élance à la poursuite de Robert. Pendant ce temps, Sismonde introduit dans son lit une étrangère à laquelle Arriguccio, à son retour, prodigue des coups, et coupe les tresses. Après quoi, il se rend chez ses beaux-frères qui, ne pouvant vérifier ses dires, l'agonisent d'injures.

Neuvième nouvelle (9 pages et demie)

Lidie, la femme de Nicostrate, aime Pyrrhus qui, pour en être certain, exige qu'elle accomplisse trois actions : elle doit tuer l'épervier de Nicostrate, et elle le fait en prétendant qu'il l'empêchait d'avoir toute à elle son mari, car il était trop adonné à la chasse ; elle doit lui arracher des poils de sa barbe, et elle le fait en jouant avec lui ; elle doit lui arracher une dent, et elle y parvient en prétendant qu'il a mauvaise haleine. Pyrrhus, étant convaincu, vient voir le couple, et fait alors ce que Lidie lui a indiqué ; le trio étant au jardin, elle lui demande de monter sur un poirier pour lui apporter de ses fruits ; de là-haut, il déclare les avoir vus en profiter pour se livrer à des ébats ; Nicostrate se récriant, Pyrrhus lui fait croire que le poirier est enchanté ; Nicostrate y monte donc, et Lidie et Pyrrhus se livrent aux mêmes ébats, pour, aux protestations de Nicostrate, opposer leur parfaite innocence !

Dixième nouvelle (4 pages et demie)

Deux Siennois, Tingoccio Mini et Meuccio di Tura, qui sont de grands amis, avaient décidé que le premier qui mourrait viendrait renseigner l'autre. Tingoccio a une liaison avec la femme d'un ami que Meuccio convoite aussi, mais sans oser rien faire. Or Tingoccio meurt, revient auprès de son ami pour lui raconter ce qu'il a subi là-haut, et lui indiquer qu'il ne s'est pas du tout vu reprocher sa liaison. Aussi Meuccio est-il décidé à ne plus se gêner avec la femme de l'ami !

Huitième journée

Laurette propose qu'on traite des tours que les femmes ne cessent de jouer aux hommes ou les hommes aux femmes, et de ceux que se font entre eux les hommes.

Première nouvelle (2 pages et demie)

Guasparruolo prête de l'argent à Gulfard. La femme de Guasparruolo avait convenu de coucher avec Gulfard contre remise d'une somme égale. Il tient parole. Mais, en présence du couple, il prétend qu'il a remboursé la femme. Elle avoue que c'est la vérité.

Deuxième nouvelle (5 pages)

Le curé de Varlungo obtient les faveurs de Belcolor. Il lui laisse en gage son manteau. Puis il lui emprunte un mortier, le restitue, et réclame le manteau laissé en gage. La femme ronchonne, mais rend le manteau.

Troisième nouvelle (8 pages)

Maso le Sage, ayant raconté à Calandrin que se trouve sur une montagne proche une pierre qui s'appelle l'hélitropie et qui rend invisible, il s'y rend avec ses deux amis, Bruno et Buffalmaque. Croyant avoir trouvé de l'hélitropie, il rentre chez lui chargé de pierres. Et tous ceux qu'il rencontre et qui ont été prévenus par les deux amis feignent de ne pas le voir, sauf sa femme qui lui fait une scène. Furieux, il la bat. Puis il raconte à ses compagnons ce qu'ils savaient déjà bien mieux que lui.

Quatrième nouvelle (4 pages et demie)

L'archiprêtre de Fiésole s'est épris d'une femme qui ne partage pas son amour. À force de manigances, il obtient un rendez-vous. Mais, alors qu'il croit la tenir dans ses bras, il couche en fait avec la servante. Les frères de la dame font constater le flagrant délit à l'évêque qui châtie le coupable.

Cinquième nouvelle (3 pages)

Un juge, venu d'Ancône à Florence, était assis au banc du tribunal, quand trois jeunes gens lui arrachent ses culottes.

Sixième nouvelle (5 pages et demie)

Bruno et Buffalmaque dérobent un porc à Calandrin. Ils l'engagent, s'il veut le retrouver, à essayer le tour dit «*des noix de gingembre et du vin blanc*». Mais ils lui donnent successivement deux noix, celles d'un chien [ses testicules], passées dans de l'aloès. Comme il les crache, on peut en déduire qu'il s'est «*volé lui-même*», et on lui fait payer une amende, sous menace d'un rapport à sa femme.

Septième nouvelle (22 pages)

Un clerc est amoureux d'une veuve. Mais, éprise ailleurs, elle lui fait attendre sa venue, une nuit d'hiver, sur la neige. Le clerc, à son tour, trouve le moyen, en plein mois de juillet, de lui faire passer, toute nue, une journée entière, au sommet d'une tour. Elle y est exposée aux mouches, aux taons et aux rayons du soleil.

Huitième nouvelle (4 pages)

Il y avait deux amis dont le second couchait avec la femme du premier qui s'en aperçut. Avec la complicité de sa femme, il enferma le second dans un coffre, et, sur cette prison d'un nouveau genre, caressa, à son tour, la femme de sa victime.

Neuvième nouvelle (14 pages et demie)

Le médecin Simon, impressionné par le bonheur qui émane des deux peintres Bruno et Buffalmaque, veut se joindre à eux qui lui disent : «*Nous allons en course*», évoquant un secret dû au «*nécromancien, Michel l'Écossais*» qui pourvoit à tous les désirs. Simon ne sait pas ce que cela veut dire, mais se laisse conduire par les deux compères, la nuit, auprès d'un tombeau où doit venir «*une bête noire*» sur le dos de laquelle il doit sauter. Or c'est Buffalmaque, déguisé en ours, qui se

présente, le laisse monter sur lui, et le précipite dans une fosse de purin. Et Simon est enguirlandé par sa femme.

Dixième nouvelle (10 pages)

Une Sicilienne dérobe adroitement à un marchand tout ce qu'il a apporté à Palerme. L'homme fait mine de revenir avec une cargaison beaucoup plus importante que la première. Il se fait payer un fort acompte, mais ne laisse que de l'eau et de la bourre.

Neuvième journée

Émilie permet à chacun de choisir le thème qui lui convient.

Première nouvelle (4 pages et demie)

Rinuccio et Alexandre sont tous deux amoureux de Francesca qui n'aime ni l'un ni l'autre. Elle s'arrange pour que l'un prenne dans une tombe la place d'un mort, et pour que l'autre retire le vivant en croyant empoigner le cadavre. Les amoureux ne peuvent satisfaire à l'épreuve imposée : la dame les a évincés par ce procédé astucieux.

Deuxième nouvelle (2 pages et demie)

En pleine obscurité, une abbesse se lève promptement pour prendre en flagrant délit une nonne sur laquelle on vient de faire un rapport. Elle se trouvait elle-même en compagnie d'un prêtre, et, croyant s'envelopper la tête d'un voile, elle y plaça plutôt les culottes du prêtre. La nonne accusée s'en aperçoit, et le fait observer à l'abbesse. Elle la relaxe donc en lui accordant toute facilité pour demeurer avec son amant.

Troisième nouvelle (4 pages)

Sur les instances de trois joyeux compères, Bruno, Buffalmaque et Nello, le médecin Simon fait croire à Calendrin qu'il est «*enceint*», et celui-ci, terrorisé par l'accouchement, est prêt à leur sacrifier ses économies pourvu que cette épreuve lui soit épargnée. Il guérit sans accouchement.

Quatrième nouvelle (4 pages)

À Buenconvento, Cecco de Fortarrigo perd au jeu tout son argent et celui d'Angiulieri. Il court en chemise après ce dernier en criant : «*Au voleur !*». Il le fait empoigner par des paysans, s'empare de ses vêtements, enfourche sa monture, et le laisse en chemise, tandis que lui-même s'éloigne.

Cinquième nouvelle (7 pages et demie)

Calandrin s'éprend de Nicolette. Bruno le munit d'un talisman dont il effleure sa belle. De ce fait, elle le suit dans une grange où elle l'enfourche. Mais survient la femme de Calendrin qui est agoni d'injures, «*griffé, écorché, tout hérissé [...] égratigné, tout déplumé*».

Sixième nouvelle (4 pages et demie)

Deux jeunes gens descendent dans une auberge. L'un d'eux couche avec la fille de la maison. L'hôtesse, par erreur, se glisse dans le lit du second. L'amant de la fille se couche alors dans le lit de l'hôte, et, s'imaginant être auprès de son compagnon, lui raconte tout. Il s'ensuit un vif échange de paroles. La dame reprend ses esprits, se coule dans le lit de sa fille, et trouve les propos qui sauvent la situation.

Septième nouvelle (2 pages)

Talano di Molese rêve qu'un loup ravage le visage de sa femme. Il l'avertit de prendre garde. Elle n'en fait rien : le malheur se produit, l'incrédulité est punie.

Huitième nouvelle (3 pages et demie)

Blondel se moque de Cochonneau sur la question d'un dîner. Cochonneau se venge en lui faisant administrer, non sans fourberie, une sérieuse raclée.

Neuvième nouvelle (4 pages et demie)

Deux jeunes gens demandent conseil à Salomon : «*Comment se faire aimer?*» demande l'un. «*Comment corriger une femme capricieuse?*» demande l'autre. Salomon réplique au premier : «*Aimer autrui*» ; au second : «*Aller au pont de l'Oie*», endroit où il voit un muletier battre énergiquement sa mule.

Dixième nouvelle (3 pages)

Sur les instances de la femme de Pietro de Tresanti, qui, devant leur grande pauvreté, veut être transformée en jument, il demande au curé Gianni di Barolo de procéder à un enchantement. Mais, au moment d'accrocher la queue, Pietro, qui aurait dû rester silencieux, crie qu'il n'en veut pas, et fait ainsi échouer l'enchantement.

Dixième journée

Pamphile impose qu'on parle «*de ceux qui par libéralité ou magnificence ont accompli une belle action dans le domaine de l'amour ou de tout autre sentiment*».

Première nouvelle (3 pages)

Un chevalier florentin s'est mis au service du roi d'Espagne. Mais il se juge mal rémunéré. Le roi lui démontre que ce n'est point de sa faute, mais de celle de la Fortune, en le faisant choisir entre deux coffres, l'un rempli d'un trésor, l'autre rempli de terre ; or il choisit celui-ci !.

Deuxième nouvelle (4 pages et demie)

Un bandit gentilhomme, Ghino di Tacco, fait prisonnier l'abbé de Cluny, le guérit d'un mal d'estomac, et lui rend sa liberté. De retour à Rome, l'abbé rétablit la concorde entre Ghino et le pape, et ce dernier fait de Ghino un chevalier de l'Hôpital.

Troisième nouvelle (6 pages)

Jaloux des courtoises manières du sage Natan sans l'avoir jamais vu, Mitridate se met en chemin pour le tuer. Il rencontre un homme qui l'informe de la façon dont il doit s'y prendre. Il trouve Natan dans un petit bois, rougit alors de sa conduite, et devient son ami.

Quatrième nouvelle (6 pages et demie)

Arrivé à Modène, un jeune homme, Gentil de Carisendi, arrache au tombeau la femme qu'il aime, que tous croyaient morte, et qu'on avait ensevelie. Il lui fait donner des soins. Elle met au monde un garçon. Mais Gentil, plutôt que de s'enfuir en sa compagnie, la rend, avec son enfant, à son mari, Niccoluccio Caccianimico.

Commentaire

La nouvelle souligne tout particulièrement l'esprit courtois.

Cinquième nouvelle (4 pages et demie)

La «*jolie et gentille dame*» Dianora, épouse de Gilbert, est courtisée par messire Ansaldo ; pour se donner à lui, elle exige qu'il lui offre un jardin qui, en janvier, serait fleuri comme au mois de mai. Ansaldo traite avec un nécromancien, et satisfait à cette demande. Gilbert permet alors à Dianora de se plier au désir d'Ansaldo. À l'annonce d'une telle générosité, Ansaldo dégage Dianora de sa promesse. Dans un autre assaut de générosité, le nécromancien ne veut rien accepter d'Ansaldo, et le tient quitte du contrat.

Sixième nouvelle (6 pages)

Après sa victoire sur Manfred qui chassa les Gibelins de Florence, le roi Charles l'Ancien tombe amoureux d'une toute jeune fille. Mais, rougissant de ses folles pensées, il trouve des partis honorables pour elle et sa sœur.

Septième nouvelle (6 pages et demie)

Le roi Pierre apprend le fervent amour que lui a voué Lise, une jeune fille malade. Il vient lui donner du réconfort, puis la marie à un gentilhomme, se contentant de déposer un baiser sur son front, et se déclarant pour toujours son chevalier.

Commentaire

Le sujet fut repris par Musset dans sa pièce, "*Carmosine*" ; mais il a opportunément modifié l'intrigue ; en effet, au lieu du roi, c'est la reine elle-même qui parle à la jeune fille avec une douceur et une

conviction toutes féminines ; il a aussi introduit Périllo, amoureux tendre et malheureux et un couple grotesque et amusant : le bravache Vespasiano, qui convoite la dot de Carmosine, et la mère de celle-ci, vieille extravagante.

Huitième nouvelle (17 pages)

Dans l'Antiquité, le Romain Titus est venu à Athènes où il se lie avec Gisippe peu avant qu'il se fiance à Sofronie dont Titus se rend compte qu'il l'aime. Il l'avoue à Gisippe qui, au nom de leur amitié, décide de la lui céder. Sophronie accompagne donc Titus à Rome. Gisippe s'y rend dans un pauvre équipage ; il s' imagine que Titus le méprise, et, voulant mourir, prétend avoir tué un homme. Pour le sauver, Titus affirme être lui-même l'auteur du meurtre. À cette vue, le véritable assassin se dénonce. Octave les fait alors mettre tous en liberté. Titus donne à Gisippe la main de sa sœur, et partage avec lui toute sa fortune.

Neuvième nouvelle (16 pages et demie)

Alors que se prépare une croisade, le «soudan de Babylone», Saladin, «pour se rendre compte en personne de ce que projetaient les princes chrétiens», se déguise en marchand allant de Chypre à Paris. À Pavie, il reçoit, de messire Torel d'Istria, un accueil empressé. Cependant, celui-ci part pour la croisade, en priant sa femme de ne pas se remarier avant une date fixe. Il est fait prisonnier, mais ses talents d'oiseleur parviennent à la connaissance de Saladin qui le reconnaît, se fait reconnaître de lui, et lui témoigne les plus grands honneurs. Il tombe malade. Par l'art d'un magicien, il est, en une seule nuit, transporté à Pavie. Sa femme, dont on célébrait les secondes nocces, l'identifie, et il la ramène dans sa maison.

Dixième nouvelle (10 pages)

Gualtieri, marquis de Saluzzo, est contraint par les prières de ses gens à prendre femme. Pour se marier à son goût, il choisit une jeune gardienne de brebis, Griselda, qui, devant l'humble cabane de son père et face au cortège qui accompagne le marquis, reçoit sa demande en mariage, se dépouille de ses modestes vêtements pour revêtir ceux qui conviennent à sa nouvelle condition. Sa réponse simple mais résolue indique déjà la force, l'énergie indomptable, la fidélité, la patience, qui lui donneront une auréole presque miraculeuse. Comme métamorphosée, elle se montre une excellente épouse. Aussi, pour la mettre à l'épreuve, Gualtieri lui enlève la fille puis le fils qu'elle lui avait donnés, en lui faisant croire qu'il les a fait mourir. Griselda s'étant soumise, il ne l'en répudie pas moins, la renvoie, dépouillée, avec une chemise pour tout vêtement, chez son père. Enfin, prétextant vouloir se remarier, il la fait revenir dans sa demeure pour qu'elle y dirige les travaux des servantes qui préparent l'arrivée d'une nouvelle épouse qui est sa propre fille. Enfin, rassuré, définitivement convaincu et conquis, il lui rend ses enfants devenus grands, et l'embrasse en déclarant avoir voulu mettre à l'épreuve sa fidélité, sa constance et son obéissance ; feignant d'introduire dans la maison sa prétendue nouvelle épouse, il lui ramène en fait sa propre fille. Son stratagème va leur permettre de vivre désormais tout à fait heureux. Il l'honore et la fait honorer comme marquise.

Commentaire

Boccace fit un portrait riche et tendrement coloré de Griselda. Elle ne s'étonne pas que son maître et seigneur veuille mettre sa vertu à l'épreuve : elle est digne de lui ; et, à l'image de la jeune bergère humble et obéissante, se superpose celle d'une femme qui sait dominer sa vie, et forger son destin. Les lettrés se plurent à tirer une morale de la nouvelle de Boccace ; c'est ainsi que Pétrarque, qui en donna une version latine en 1374, vit en elle un exemple de résignation chrétienne.

L'histoire fut reprise par Chaucer dans les "*Contes de Cantorbéry*" (vers 1384) : c'est le conte du "*Clerc*" où il traduisit la version latine établie par Pétrarque, n'y ajoutant que quelques traits touchants, son originalité étant en premier lieu d'ordre poétique et dans cette péroraison narquoise :

«Grisilde est morte, sa patience avec elle,
Et toutes deux ensemble sont enterrées en Italie :
Aussi proclamé-je devant cette assistance
Qu'aucun mari n'ait l'audace d'assaillir
La patience de sa femme, dans l'espoir de trouver
Celle de Grisilde, car pour certain il échouerait.»

De nombreuses adaptations circulèrent tout au long des XVe et XVIe siècles sous le titre de "*La patience de Grisélidis*", cette humble et obéissante bergère émouvant l'imagination populaire, et offrant des thèmes à tous les arts. Son histoire fut même associée à celle de saints.

On peut estimer que c'est à ce titre que Charles Perrault en eut connaissance ; en écrivant son conte en vers, "*Grisélidis*", il voulut protester contre "*La matrone d'Éphèse*" de La Fontaine, critiquer la misogynie, et célébrer la fidélité et la patience dont les femmes sont capables.

Le lendemain de cette dixième journée, la compagnie, ayant appris que la peste abandonnait peu à peu Florence, se sépare. Les dames regagnent leur maison, les hommes se dirigent vers d'autres plaisirs.

Commentaire sur l'ensemble

Genèse

Boccace rassembla des histoires de provenances diverses, courant depuis toujours, étant racontées lors des veillées. Il emprunta tour à tour à des recueils de contes antiques, d'anecdotes toscanes (comme le "*Novellino*"), aux fabliaux français, à certains récits occitans, à des auteurs classiques (Apulée, qui fournit les nouvelles V, 10 et VII, 2), à des histoires orientales, parfois orales, ainsi qu'à la chronique contemporaine ou récente de Florence. Mais, si la matière était là, elle était chaotique, encore informe, et il se livra toujours à un travail de réécriture et, souvent, de réactualisation.

Il rédigea en italien et non en latin. Pour le titre, sur le modèle de "*L'hexaméron*" de saint Ambroise (récit des six jours de la création d'après la Genèse), il créa le mot «*décaméron*» qui vient du grec ancien δέκα / déka («dix»), et ἡμέρα / hêméra («jour»), sa signification littérale étant donc le «livre des dix journées».

Il le dédicaça aux «*gentes dames amoureuses*».

Intérêt de l'action

Boccace inscrivit le matériel hétérogène qu'il avait rassemblé dans une double architecture : celle de l'histoire-cadre et celle des journées.

Le procédé de l'histoire-cadre avait déjà été utilisé, par exemple, dans le "*Roman des sept sages*" (roman traditionnel à tiroirs, d'origine asiatique, et dont il a existé au Moyen Âge de nombreuses versions dans des langues tant orientales qu'occidentales), dans "*Les mille et une nuits*", ou par Boccace lui-même, dans "*La comedia delle ninfe fiorentine*" (1342), et il allait connaître, après lui, bien des avatars. Mais c'est dans "*Le décaméron*" qu'il prit toute sa fonctionnalité et sa rigueur. Dans ce dispositif de présentation savamment calculé, Boccace, dans son "*Introduction*", et dans la conclusion de la dixième journée, prit en charge la relation de la peste et l'histoire de ses dix héros ; il ménagera des transitions (de nouvelle à nouvelle, de journée à journée) ; par une transgression inattendue du système, dans l'introduction à la quatrième journée, il reprit la parole en son nom pour répondre à diverses accusations d'inexactitude et d'inconvenance, et, surtout, pour justifier le fait qu'un homme

de savoir tel que lui consacrait son temps à écrire (en langue vulgaire de surcroît) des «sornettes» ; dans sa *“Conclusion”*, il reprit les habits du préfacier.

La deuxième architecture de l'œuvre est sa division en journées. À chacune d'elles, à partir de la *“Deuxième journée”* et à l'exception de la *“Neuvième journée”*, est assigné un thème général. Boccace introduisit l'ordre et l'harmonie dans la masse impressionnante de matière première qu'il traita, les cent nouvelles n'étant pas juxtaposées au hasard des rencontres, mais étant «mises en scène», insérées dans un cadre extrêmement souple, étant disposées selon un rythme progressif, une logique fondamentale. Dix personnages imposent dix thèmes qui correspondent à dix conceptions différentes de l'univers et de l'être humain, et ces dix arguments centraux sont interprétés chacun dix fois dans le mode propre à chacun des narrateurs.

L'œuvre, d'une extrême variété de thèmes, n'est pas une anthologie, un florilège. En effet, et c'est ici que l'artiste qu'était Boccace apparaît et triomphe, c'est aussi une panoplie de formes narratives qu'il énuméra d'ailleurs dans la *“Préface”* : *«Nouvelles, ou fables, ou paraboles ou histoires ou tout autre appellation»* ; on pourrait ajouter : grandes aventures terrestres ou maritimes, nouvelles romanesques reposant pour la plupart sur un ressort amoureux, nouvelles picaresques, nouvelles d'une tragique grandeur (surtout dans la *“Quatrième journée”*), hagiographies (sur ce point, la première et la dernière nouvelles sont révélatrices), historiettes délicieusement grivoises ou franchement licencieuses, exaltant le triomphe de l'instinct ; comédies, farces rustaudes, divertissements galants, anecdotes municipales (en particulier, dans le cycle de Calandrin, qui est la victime désignée d'un duo de joyeux farceurs), mésaventures conjugales (qui sanctionnent le légitime triomphe de la ruse féminine sur la jalousie, la bigoterie, ou l'impuissance d'un mari).

Il se livra à une imitation et à une ironisation de formes littéraires précédentes.

Il eut le sens du tempo de la narration.

Intérêt littéraire

Cette œuvre d'une extrême variété de thèmes est servie par une langue à multiples registres, déploie une surprenante diversité stylistique, qui est fonction, en premier lieu, d'une virtuosité sans précédent : Boccace pratiqua à la fois aussi bien la concision, la précision descriptive, la vivacité, la poésie, l'éloquence cicéronienne. Il avait appris dans Quintilien (qu'il a traduit) les principes de l'«imitation du vrai» ainsi que les ressorts du comique. Il montra son sens aigu des niveaux de langue, son habileté à l'imbrication savante de la narration et du dialogue. Tout cela concourt à engendrer ce qu'on appelle le «réalisme» du *“Décaméron”*, qui est le produit d'une opération avant tout stylistique.

Pour Voltaire, *“Le décaméron”* est *«le premier modèle en prose pour l'exactitude et pour la pureté du style, ainsi que pour le naturel de la narration»*.

Intérêt documentaire

La création des nouvelles étant attribuée au déferlement de la peste sur Florence, on peut remarquer que l'éloignement de la ville leur confère la distance nécessaire par rapport à la réalité historique du fléau, tout en maintenant celui-ci à l'horizon du recueil. Ainsi, le divertissement des histoires devient-il aussi un inventaire du monde perdu et des valeurs sur lesquelles pourrait se fonder sa renaissance.

Dans ces tableaux réalistes et colorés, on remarque que chaque jour nouveau débute par un lever de soleil poétique, la nature apparaissant donc comme un univers paisible et protecteur qui forme un contraste prononcé avec l'atmosphère infectieuse de la ville contaminée par les épidémies ; où chacun peut trouver le repos de l'âme. Mais on peut dire que le centre idéal des nouvelles est la vie urbaine, car, pour Boccace, la ville (Florence et Naples en particulier) est le lieu de toute civilisation, même si elle peut devenir, pour l'étranger, un lieu d'infortunes ou de perdition.

Dans ces histoires, aucune classe sociale ne fut oubliée : nobles, clercs, marchands, paysans, avec une prédilection pour les marchands (bien connu de ce fils de marchand qui fut lui-même «commis» dans son jeune âge) et pour le milieu aristocratique (fréquenté à la cour de Naples, et quelque peu idéalisé par la lecture des romans courtois dont le jeune Boccace faisait ses délices).

L'auteur divulgua les nouvelles aspirations de ses compatriotes : la passion de réussir et l'intelligence pratique. En effet, il s'employa principalement à représenter et à satiriser la bourgeoisie florentine du XIV^e siècle, une société communale et marchande florissante mais déjà menacée. L'ancienne mentalité, selon laquelle ceux qui sont bien nés ont tout et les autres rien, étant abolie, ce ne sont plus les anciens héros qui racontent leurs exploits guerriers et amoureux, mais les bourgeois dont les fortunes peuvent se construire sur la seule audace de ceux qui entreprennent l'aventure du commerce. L'astuce, la finesse, et parfois même la rouerie, sont récompensées.

On constate aussi la revendication de l'égalité de la femme dans les rapports amoureux.

Mais cette chronique a aussi pour arrière-plan les événements les plus dramatiques des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles : croisades, guerres entre les principautés et les royaumes, sièges et incendies, attaques de corsaires, intrigues des Cours, grouillements des villes, manœuvres des premiers bourgeois, des premiers banquiers.

Dans ces textes de fiction pure, qui, dans leur majorité, mettent en scène des acteurs fictifs, Boccace excella à faire jouer un rôle à des personnages de l'Histoire ancienne : le beau Tancrède, Guillaume le Bon, le pape Alexandre III, Guy de Lusignan, Guillaume de Montferrat, le sultan Saladin ; et aussi à quelques-uns de ses plus éminents contemporains : Maître Albert de Bologne, le peintre Giotto, Dante. Et ceux-ci se meuvent à l'aise parmi les marchands florentins, les banquiers vénitiens, les artisans de Bologne et les mille héros qui vivent, parlent, souffrent et aiment dans ces pages.

Intérêt psychologique

“*Le décaméron*” est animé de personnages d'une infinie variété et toujours hauts en couleur.

On peut d'abord mentionner les dix jeunes Florentins (sept jeunes femmes et trois jeunes hommes dotés de pseudonymes significatifs) qui, par une délégation de pouvoir, sont investis tour à tour de la fonction de narrateur et de celle d'auditeur (de «public» représenté). Ils abandonnent quelques jours une ville où la peste a pourri tous les rapports humains, sociaux et familiaux ; réagissant aux horreurs de l'épidémie, ils manifestent leur appétit de joies terrestres et raffinées ; enfin, ils regagnent sagement Florence. Ils sont bien différenciés, de sorte que les thèmes qu'ils imposent tour à tour reflètent leur personnalité à peine suggérée, et recouvrent peu à peu toutes les variantes des émotions humaines.

Dans les nouvelles, certains personnages ne sont qu'esquissés. Mais d'autres, comme Calandrin ou le médecin Simon, sont des «types» dotés de tout un relief. Il y a enfin (quand l'histoire le requiert) ceux qui possèdent une personnalité inoubliable, comme l'abominable sire Ciappelletto (I, 1) ou le mélancolique Federigo degli Alberighi (V, 9).

À nos yeux comme à ceux de ses contemporains, Boccace présenta, dans “*Le décaméron*”, une fourmillante «comédie humaine» qui, voici sept siècles déjà, s'opposait à “*La divine comédie*” de Dante

Intérêt philosophique

Le “*Décaméron*” est le livre d'un philosophe qui, tout en s'efforçant de restaurer des idéaux chevaleresques assurément dépassés dans une civilisation dominée par le profit, tente aussi, pragmatiquement, de dégager dans la société réelle quelques valeurs repères. On voit peu à peu se dessiner, par-delà les thèmes proposés, les orientations morales du recueil.

Ainsi, si, dans la “*Deuxième journée*”, la fortune régit l'existence humaine, il est bien indiqué, dans la “*Troisième journée*”, que l'être peut réagir à toute situation par son «industrie».

Lors de la “*Troisième journée*”, les conteurs firent prendre à leurs histoires un tour quelque peu leste. Les audaces de la septième et de la huitième nouvelles sont célèbres. La réputation, non imméritée, de licence, voire de luxure, qui accompagne certaines «journées» du “*Décaméron*” se vérifie ici. Mais ces épisodes sont la vie même, et sans fard, laquelle est aussi vraie, aussi intense dans les alcôves que dans les cloîtres. C'est en cela sans doute que “*Le décaméron*” a gardé sa prodigieuse fraîcheur

: l'attitude qu'il peint est celle que l'être humain de tous les temps a toujours rêvé d'adopter, celle de la recherche franche et libre de sa véritable nature.

Avec les récits d'amours à dénouement tragique ou heureux de la "*Quatrième journée*" et de la "*Cinquième journée*", on apprend que la nature est une force avec laquelle il faut savoir composer.

Dans la "*Sixième journée*" qui est celle des mots d'esprit, il apparaît que la parole est une arme de défense ou de séduction dont il faut apprendre à user.

Dans la "*Septième journée*" et dans la "*Huitième journée*", les «*beffe*» («mauvais tours») mettent en lumière l'inventivité individuelle.

La "*Dixième journée*" s'assigne le but d'enseigner par l'exemple la vertu sociale de courtoisie, avec ses deux composantes que sont la libéralité et la magnificence.

Sont aussi illustrés la revendication des droits bien compris de la nature, les appels à la tolérance religieuse, l'importance conférée au rôle des femmes dans la société, l'affirmation de la légitimité de l'enrichissement (dans de justes limites).

Il est indiqué que la providence, si elle existe, n'est plus déchiffrable dans un monde instable et tourmenté ; aussi la raison est-elle invitée à contrôler, dans la vie individuelle et collective, toutes les formes de la violence et de la bêtise comprises dans le terme de «*bestialité*». Ces suggestions hardies sont assorties d'une vigoureuse critique non point antireligieuse mais anticléricale, dirigée en particulier contre les ordres mendiants.

Si "*Le décaméron*" est tour à tour cocasse, exquis, navrant, terrible, l'ensemble est d'un optimisme foncier.

Destinée de l'œuvre

Si, par une transgression inattendue du système, Boccace, dans l'introduction à la quatrième journée, reprit la parole en son nom pour répondre à diverses accusations d'inexactitude et d'inconvenance, et, surtout, pour justifier le fait qu'un homme de savoir tel que lui consacrait son temps à écrire (en langue vulgaire de surcroît) des «sornettes», cela nous indique que des nouvelles avaient été divulguées avant l'achèvement du recueil, que les clercs et la cabale des dévots s'étaient déjà opposés à une «littérature d'agrément», fût-elle de haut niveau ; que des moralistes sourcilleux s'étaient, ici et là, cabrés devant tel ou tel épisode licencieux.

Mais, en dépit de ces manifestations de mauvaise humeur, "*Le décaméron*" connut aussitôt, dès sa parution, une vogue immense, car toute la société italienne du XIV^e siècle se reconnut dans les personnages. L'œuvre pénétra donc dans tous les milieux, figura dans les bibliothèques des ducs et des princes comme dans celles des marchands, des banquiers, des artisans les plus humbles, plaisant particulièrement à un public instruit mais non lettré, c'est-à-dire non latiniste.

L'œuvre fut recopiée, plagiée, répandue sous toutes les formes, depuis l'édition sur vélin enluminée à l'or jusqu'au fascicule à deux sous vendu sur les places publiques. Des imitateurs surgirent de partout, les jongleurs eux-mêmes firent fortune, dans les foires, en reprenant dans leur répertoire quelques-unes des cent nouvelles.

La dédicace aux «*gentes dames amoureuses*» permit le déclenchement d'une polémique significative au terme de laquelle Boccace affirma préférer ces inspiratrices réelles aux Muses, qui ne sont en quelque sorte que des conseillères techniques de l'écrivain.

La prose littéraire italienne trouva en Boccace son maître. Au XVI^e siècle, Pietro Bembo désigna "*Le décaméron*" comme un modèle de langue et de style.

L'œuvre passa les frontières, fut traduite en dix langues. Son influence sur la nouvelle européenne a été considérable, tant en Italie (de Giovanni Sercambi à Masuccio Salernitano, de Bandello à Firenzuola, Da Porto, Lasca...) qu'en France, où il a été traduit dès 1545 par Antoine Le Maçon. Cette influence est manifeste dans "*L'heptaméron*" de Marguerite de Navarre. Dans ses "*Contes*", La Fontaine reprit quelques nouvelles, les plus lestes, ce qui n'a pas peu contribué à la réputation d'auteur grivois qui a longtemps pesé sur Boccace.

La vie dont est rempli ce prodigieux kaléidoscope, l'humour, l'amour qui le baignent lui donnent une éternelle jouvence.

En 1971, le réalisateur Pier Paolo Pasolini donna le film "*Il decamerone*" où quelques récits truculents inspirés du "*Décaméron*" de Boccace s'enchaînent librement les uns aux autres, tandis que le peintre Giotto décore les murs d'une église. Le critique Claude Beylie écrit : «Il flotte sur le film un parfum de sensualité on ne peut plus tonique [...] une sensibilité exquise, à mi-chemin du réalisme et du maniérisme.»

Pendant l'élaboration du "*Décaméron*", Boccace se déplaça beaucoup, vécut à Ravenne, à Forlì, à Florence, d'où il partit comme ambassadeur auprès des seigneurs de Romagne, du duc de Bavière, et, en 1351, du pape Innocent IV.

Il composa sa dernière œuvre d'imagination :

1355

"*Il corbaccio. Laberinto d'amore*"

"Le songe ou Le labyrinthe d'amour"

Satire

Boccace feint d'avoir un rêve, au cours duquel, après une promenade à travers des lieux enchanteurs (les mirages de l'amour), il se trouve soudain transporté à son insu dans une sauvage forêt (le labyrinthe d'amour ou «*porcherie de Vénus*»), où sont transformés en bêtes les imprudents qui se sont laissés prendre au charme. Une ombre envoyée du ciel intervient à point nommé pour sauver Boccace ; c'est le défunt mari de la méchante veuve, qui lui révèle les abominables ruses et les coupables liaisons de son ancienne épouse. Boccace se voit imposer comme pénitence de dévoiler au monde vivant les jolies choses qu'il vient d'apprendre. Ce qu'il s'empresse de faire de la meilleure grâce du monde.

Commentaire

Le sens exact du titre demeure incertain : il signifie tout ensemble oiseau de malheur ou fléau (de l'espagnol «corbacho»). Mais il est encore plus probable qu'il s'agit d'un mot du langage vulgaire dont le sens s'est perdu. Quant au sous-titre : "*Laberinto d'amore*", il contient, en revanche, une allusion des plus précises au contenu de l'ouvrage.

Il fut écrit à la suite d'une peu glorieuse aventure amoureuse de Boccace : ayant déjà passé la quarantaine, il écrivit à une jolie veuve pour lui faire connaître son «ardent désir» ; elle lui répondit, il se laissa prendre et lui adressa une deuxième lettre, plus explicite que la première ; elle montra les deux lettres à un de ses amants, et se moqua ensuite publiquement de Boccace, qui se trouva ainsi bafoué «à la manière d'un cocu». Il en tira vengeance en écrivant "*Le songe*".

Œuvre vigoureuse et drue, c'est une des plus vivantes que Boccace nous ait laissées. Mais cette violente satire misogyne étonne après les prises de position «féministes» du "*Décaméron*".

Ayant enfin rencontré Pétrarque avec lequel il allait ne cesser de correspondre, Boccace renonça à l'usage de la langue toscane dans laquelle il écrivait jusque-là, et, à l'imitation des lettrés de son temps, employa exclusivement le latin. Son inspiration, elle aussi, changea, et se fit plus sévère.

Là s'arrêta la vraie carrière de Boccace. Selon certains commentateurs, son soudain changement de langue et d'inspiration aurait été la conséquence, outre l'influence de Pétrarque, d'un repliement sur soi-même de l'homme vieillissant, affecté, dit-on, par un chagrin d'amour. Dès 1360, il mena une vie si austère qu'il envisagea très sérieusement d'entrer en religion, et reçut les ordres mineurs. Sa vie matérielle devint difficile. Il fut souvent obligé de recopier les œuvres d'auteurs plus connus que lui pour subsister.

Il fut désigné comme ambassadeur auprès du pape Urbain V, à Avignon en 1365 et à Rome en 1367. Mais il vécut ses dernières années dans une gêne permanente. En 1373, Florence le chargea de commenter en public "La divine comédie", activité qu'il poursuivit jusqu'à sa mort. L'annonce de la mort de Pétrarque, en 1374, semble lui avoir porté le coup de grâce. Il mourut l'année suivante, dans sa retraite de Certaldo.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com